



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Portraits intimes du dix-huitième siècle

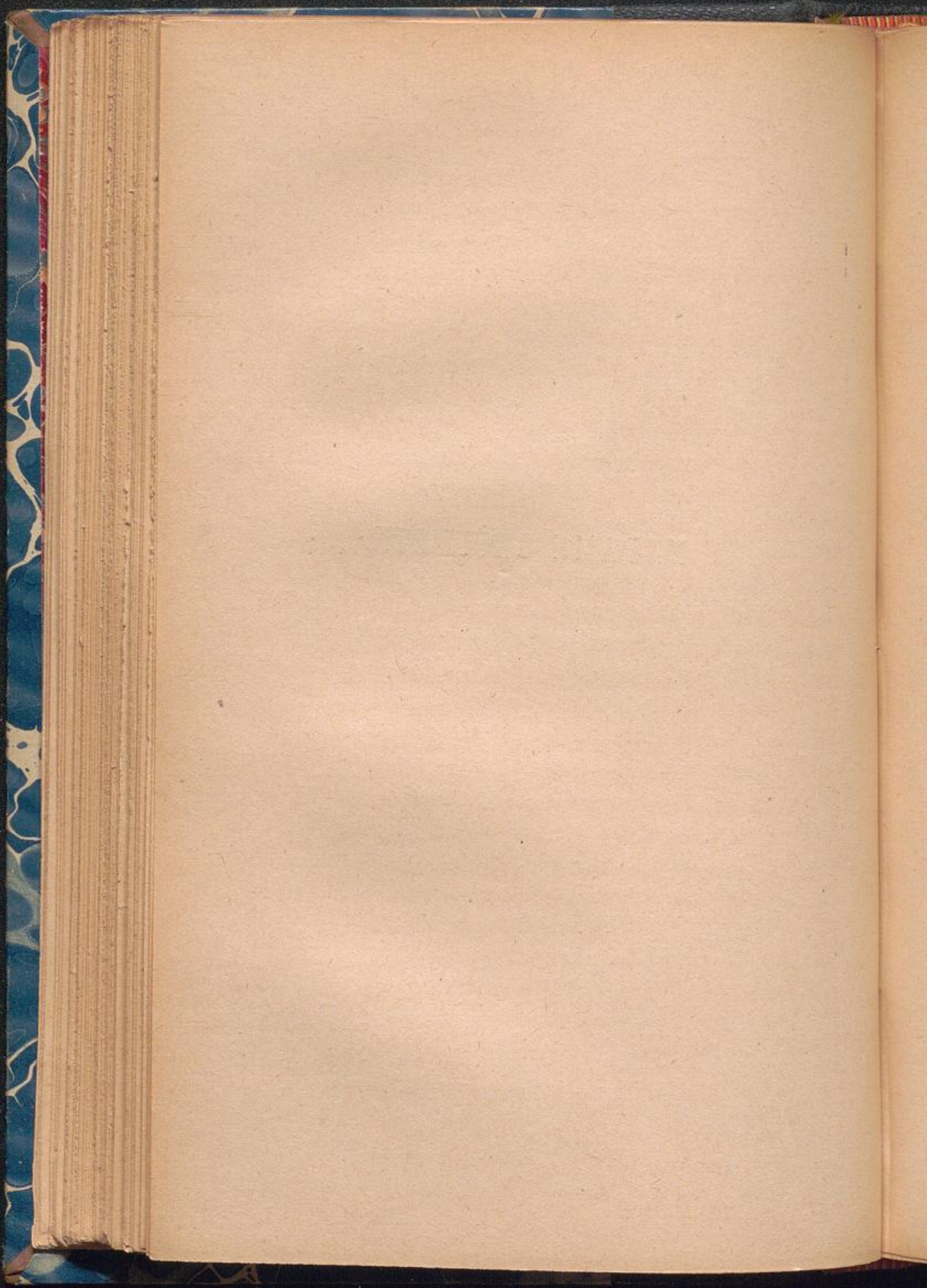
**Goncourt, Edmond de
Goncourt, Jules de**

Paris, 1878

Madame Geoffrin

[urn:nbn:de:hbz:466:1-48082](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-48082)

MADAME GEOFFRIN



MADAME GEOFFRIN ⁽¹⁾

Un esprit élevé tout seul, naturel, net, clair, nourri de peu, mais garni par le monde de comparaisons et de réflexions; un grand sens, des idées peu étendues, mais à leur place, toujours prêtes et comme sous la main; une tête pauvre, même petite, mais bien faite et parfaitement ordonnée, avec un jugement qui y maintenait toutes choses en ligne et à son rang; une âme, ce n'était que raison cette âme! commandant à tout cela; un système et un plan fixé de bonheur sans exigence, fait du repos de tout l'être, et d'un certain consentement de toutes les facultés à la paresse et à la sagesse; une grande économie de soi-même; une grande fuite de tout effort, de toute peine, de tout bruit, de toute fièvre, de toute secousse; une pratique de vie constante, unie, pleine de règles, gardée et affermie de maximes et d'axiomes; un je ne sais quoi de pondéré, d'assis,

(1) Depuis la publication de cette étude a paru la *Correspondance de M^{me} Geoffrin avec Stanislas-Auguste Poniatowski*, éditée par M. Charles de Moüy. Ploa, 1875.

de tempéré, le sourire froid et sans grâces d'un cœur égoïste, auquel il serait donné, ayant vécu, de recommencer la vie : — voilà le fond de cette figure de nuances et de demi-teintes ; vieille femme de bonne heure, et de goût plus que d'âge, avec la paix, le débarras, et le poli de l'expérience ; en tout semblable à la devise de son appartement : « Rien en relief » ; indulgente par tiédeur, charitable par mollesse, sachant le public et ménageant l'opinion, clémente au monde, pardonnant à la vie pour ne point être dérangée du train pacifié et régulier de ses pensées ; habile à s'effacer, à se taire, à écouter, retirée sur elle-même et poussant par derrière la causerie des autres, jouant des gens comme d'instruments, savante à en tirer le son et l'éclair ; lâche en ses opinions, ennemie née des avis forts et tranchés, aimant le milieu en tout ; paisible et calme parmi les utopies et les philosophes, et consentant à leur refonte du monde, à la condition que le royaume de Diderot arrivât sans dérangement, sans saut, et par une pente ; d'une modestie vaine, d'une simplicité recherchée, singulière et rare en ses prétentions, se vantant d'ignorance, et se refusant jusqu'à l'orthographe ; d'une entente admirable dans le maniement des amours-propres les plus sensibles du monde : les grands seigneurs et les grands auteurs ; amie de ses amis, mais amie inquiète, timide, avare de ses pas, ménagère de son crédit, d'un dévouement timoré, les défendant, mais avec manège, sans zèle, en se reployant, et se reculant de leur

malheur de peur d'en être touchée ; d'humeur dominante, bien plutôt que charitable, d'une bienfaisance d'habitude et de méthode, et non de mouvement, ni d'émotion ; au reste, n'égarant nul de ses dons, et nourrissant ceux-là dont la reconnaissance pouvait être publique et rendre aux bienfaits quelque peu d'immortalité, pensionnant l'Encyclopédie et les encyclopédistes, — rentant des trompettes, pour tout dire.

D'Alembert, Thomas, Morellet, trouveraient bien petite la part faite ici au cœur de leur bienfaitrice. Qui la ferait plus grande cependant louerait et ne peindrait pas. Deux lettres suffiront pour montrer ce cœur à nu, et sur quel ton il regrettait les amis partis, et de quelle façon il les oubliait dans leurs peines, et de quel air d'indifférence polie il s'informait d'eux après dix ans de silence :

« a Paris, ce 12 aout (1).

« C'est par malice, mon cher abbé, que vous me dite des chose si flateuse pour mon amour propre et si touchantes pour mon cœur. Ouy, c'est par malice, vous n'ête pas content de mes regrets, vous voulé que je me désespères. Hé bien soiez saticefait je suis desesperrée et cela n'est que trop vray.

« Je suis en vérite très fachée de vous avoir connu, mon cher petit abbé, depuis que je suis vieille, je ne cherche plus qu'a engourdire ma sensibilité, surtout

(1) 1762.

pour les objets qui m'échappent. vous avez derengé toutes mes résolutions philosophique. Je me suis livrée au plaisir de vous voir de vous connoître et de vous aimer coquin que vous êtes, et je vous reverai vraisemblablement jamais. Le mot est terrible, il me fait tomber dans le néant.

« Je vous avois su gré de ne m'avoir point dit adieu. Les compliments que le comte m'avoit fait de votre part, me paroissoient susisant pour remplir les devoirs de la politesse (et j'esperois retomber bientôt dans mon engourdissement) ne voila-t-il pas ce méchant monsieur l'abbé qui me reveille, et qui me force à me rappeler un souvenir tres agréable, et à sentire un regret tres sincère.

« Vous ne valé rien, mon cher abbé, mais hélas vous êtes très aimable. Je vais me desespérer de plus bel. N'esse pas encore une malice et une nouvelles blessure que vous me faite en me disant que vous avez parlé de moy avec ce délicieux cardinal (1).

« Les bontes dont il m'honore sont pour moy du poison.

« Je devins folle de luy, la p^{ère} fois que j'eus l'honneur de le voir, il faloit que je le fusse déjà pour m'être livrée sans reflection au pouvoir de ces charmes. Par coquéterie il a parut sensible à ma conquête. Il m'a fait quelques charmantes agaceries. pour m'anflamer d'avantage. Mais le coquin (car il en est un aussi) scavoit bien que cela n'iroit pas loing de sa part, et que l'ath-

(1) Le cardinal Passionel.

mosphere de grandeur dont il est environé, seroit presque toujours impénétrable pour moy. De loing on est forte, j'ai donc le courage de vous demander en grace de ne luy plus parler de moy et a vous-même de n'i plus penser. Je veus retomber dans mon engourdissement philosophique et le pousser jusqu'a la pétrification.

« Adieu ne m'écrivé plus et allé a tous les diables : les pauvre jésuites y sont.

« Dans le moment que je vous écris, on crie l'arrest du parlement et chaque crieurs l'assésone de diférentes épithetes suivant leur caractaire : les uns disent des injures les autres des plaisanteries. Le grand croquant est arrivé il n'est changé en rien, ni au physique, ni au moral. Il a repris sa place au lundy; j'ay été assée sote pour soupirer de ce que vous n'étié pas à cote de luy. »

« a Paris ce 26 avril 1772.

« Mon cher monsieur l'abbé, vous aurai cru que je vous avois oubliez. Je convien que mon silence en avoit l'apparance, mais je vous assure que vous m'éte toujours présent, quant le chevalier de Sagramoso me remis votre lettre datée du 28 aout 1770, le trouble étoit dans votre cour. Vous éties dans votre couvent et je vous y voiois si malheureux que je n'aurois su que vous dire, les consolations sont non seullement inutil, mais même elle sont des surcrois de peine. Enfin il y a quelques jours que je dinée avec M. le chevalier Keralio. La pre chose que je luy demandé se fut de vos nouvelles. Il me dit que vous étiez retablee dans votre place, je me santie le desire de vous en faire mon compliment. Il c'est chargé de vous

faire parvenir ma lettre. Je vous assure, mon cher abbe, que c'est avec un plaisir très vif que je vous écris. Vous vous rappelez à se que j'espère le dîné du lundy. Il subsiste toujours. Je crois que vous avez bien regretté notre comte de Caylus; il avoit bien de l'amitié pour vous. Il auroit été bien affligé de tout votre desastre. On dit du bien de celui qui vous gouverne à presen. J'en ay bonne opinion puisqu'il vous a rendu la justice qui vous étois dus.

« Je vois assés souvent le chevalier de Sagramoso, c'est un bien honnête homme, aimable et doux dans la société. Il réüssi très bien à Paris, et il me paroît qu'il s'i plaît. Il a loué un appartement dans mon quartier à coté de M^{de} du Boccage. M. de Marigni, Watelet, et Boulin m'ont rendu un très bon témoignage, mais mon cher abbé le votre me sufoit.

« Si vous me répondez, dite moi bien qu'elle est votre situation, si vous êtes contants, si vous êtes traité comme vous le méritez, enfin si on vous rend la justice qui vous est dus, comme fait votre bonne ancienne et fidele amie.

« GEOFFRIN (1). »

Chose étrange! qu'une femme ainsi faite ait attiré et tenu autour d'elle, tout son temps, beaux noms, grands noms, gloires du passé, immortalités de l'avenir, la fleur d'une patrie! Son cœur, à cette

(1) Copiées par nous sur les deux lettres, la première autographe, la seconde autographe signée, toutes deux adressées à l'abbé Paciaudi, et faisant partie de la Bibliothèque de Parme. Nous conservons l'orthographe de ces lettres comme un spécimen curieux de l'orthographe des femmes vivant alors dans le milieu le plus lettré de Paris.

femme, n'est que savoir-vivre, son esprit n'est qu'économie, son amabilité même est un tact bien plus qu'un charme; et voilà qu'avec si peu de don et d'abandon, si peu de dépense, elle arrive à fonder un de ces salons qui marquent, comme une ère, dans l'histoire de la civilisation aimable et de la société polie. Car véritablement ce n'est pas moins, ce salon de la rue Saint-Honoré : il tient le génie de la France, son orgueil, son sourire, sa grâce, et son enseignement.

Et que si vous voulez vous faire une idée nette du règne de génie de la France sur l'Europe, de sa domination sans exemple, de son bruit roulant d'échos en échos, jusqu'aux glaces du Nord (1), de sa victoire pacifique et magnifique, je ne sache rien qui les peigne aussi vivement que le voyage de la maîtresse de ce salon à Varsovie. Des étrangers qui sont passés chez elle en visite, l'un est devenu roi, qui la nommait « sa mère » avant d'être roi, et qui du haut du trône la nomme encore « maman ». Le roi de Pologne appelle madame Geoffrin; il l'attend à bras ouverts; et madame Geoffrin part (2). Maintenant écoutez cette odysée à travers les cours

(1) Le *Recueil de la Société historique russe*, 1867, a publié une série de lettres familières de la grande Catherine à M^{me} Geoffrin, où l'Impératrice l'invite « à s'asseoir dans un fauteuil en face d'elle, et une table entre elles deux, à causer à bâtons rompus tant et plus ». Et, ma foi! la bourgeoise obéit si bien à l'invitation, que Gleichen raconte qu'elle ne craignit pas de lui mander très-sincèrement le mauvais effet qu'avait produit près du public européen le manifeste sur la mort de Pierre III.

(2) Lettre à Marmontel, 30 juin 1766 :

« Je ne veux point me tourmenter de l'effet que mon voyage fait à Paris.

d'Allemagne, les honneurs, les satisfactions, les ovations, les prévenances les plus grandes, les attentions les plus petites; écoutez la promenade triomphale, à travers ce qu'il y a de plus haut parmi les hommes, de cette petite bourgeoise, je me trompe, de cette femme, que l'Europe accueille et fête comme l'ambassade du génie de la France. Lisez-la, cette lettre, où avec tant de bonne enfance dans l'orgueil, tant de laisser-aller et de hasards dans le récit, une si vive touche, et des éclairs sur son fond à elle-même, et sur le train des belles mœurs allemandes, madame Geoffrin bavarde à un ami « ses succès et sa gloire ».

A Monsieur Boutin, le fils, Receveur G^{al} des Finances, rue de Richelieu (1).

« A Vienne ce 12 juin 1766.

« Mon cher petit ami, je vous crois de retour de vos

Quand je l'ai résolu, il m'a paru la chose la plus simple et la suite nécessaire d'une amitié qui occupe mon cœur depuis quinze ans. J'ai connu le père du roi de Pologne en France, où il fit deux voyages consécutifs, il ne passoit pas de jour sans me voir. Il me dit qu'il vouloit que je fusse la mère de tous ses enfants, je lui jurai d'en remplir tous les devoirs. J'ai accompli mon engagement. J'en ai vu cinq à Paris. Celui qui y est resté plus longtemps, et à qui je me suis le plus tendrement attachée, est devenu rot. Il n'a pas cessé, pendant son séjour à Paris, de me donner à tous les instants des marques de son amitié et de sa confiance; depuis il n'y a eu aucune interruption dans les témoignages de son sentiment.

« A son avènement à la couronne, j'ai pensé, et je l'aurois trouvé dans l'ordre des choses, que notre commerce alloit finir; mais j'ai été trompée d'une manière bien touchante pour mon cœur, puisque son amitié a redoublé. Je ne pouvois plus nourrir mon sentiment de l'espérance de le revoir, qu'en allant le chercher. Je suis partie et je suis très-satisfaite de mon voyage..... »
(Éloges de Madame Geoffrin, 1812.)

(1) Cette lettre fait partie de la collection d'autographes de M. le

voitages. Au moins le serai vous, quant cette lettre sera à paris. Je suis sur que vous serai bien aise d'i trouver de mes nouvelles. Je suis arrivée à Vienne samedi au soir 7, en parfaite santé. J'ay eu pendant tout le voiage, ces certaines belles couleur que j'avois pendant celui du Housset, quoique je n'aye pas bue le petit coup, ni chanté la chansonnette. Je ne me suis pas ennuié un seule instant pendant le voiage, je n'avois pour compagnie dans ma voiture que mes deux femmes que j'avois priés de causer entre elle en toutes liberté. Elles ont souvent dit des choses qui m'on divertiee. J'avois portée des livres. Je n'en ay pas ouvert aucun que celui des postes d'Allemagne, et cette joli carte qui m'avoit mis si injustement, et si ridiculement en colerre. J'ay fait une pose en chemin à Dornac où j'avois un ami. J'ay été tant accuillie par le margrave et la margrave, que nous avons eu les yeux mouillé, en nous séparant. J'y ay été aussi à mon aise que je le suis chez moi. On m'a fait prométre d'y retourner. Le prince et la princesse ont de l'esprit, et du goût pour les arts. Mais cela n'est ni éclairé, ni conduit; cette petite cour là est magnifique et servie à la françoise. Voilà mon p^{er} succès dont mon petit ami se seroit rengorgé, mais tout ce que je vais luy dire est bien pis, que tout cela.

« Il faut vous dire que mon voiage a fait mille fois plus de bruit à Vienne qu'à Paris. Il y avoit quinze

marquis de Biencourt. Elle vient de M. Boutin, fils de l'ancien conseiller d'État, qui avait été intendant de Bordeaux, et neveu de l'intendant de la marine qui était l'ami intime de M^{me} Geoffrin. Sa sœur avait épousé le baron de Montboissier, dont il est parlé dans cette lettre.

jours que le prince de Kaunitz avoit donné ordre aux postes que l'on l'averti de mon arrivez. Moi je vous dirai dans la plus grande droiture de mon cœur que je comptois passer 3 ou 4 jours a Vienne dans mon auberge, ou j'orois vu quelques hommes que j'aytois bien sur qui seroient bien aise de me voir, et de repartir sans avoir rien vu.

« Il en a été tout autrement — des le lendemain de mon arrivez ma chambre n'a pas été ouverte, qu'elle a été remplie de valets de chambres, et de page — pour me complimenter, savoir de mes nouvelles et me prier à diner, et à onz heur les ambassadeurs de toutes les cours et tous les seigneurs que j'ay reçu chez moi depuis bien des années, et dont je me souvenoit presque plus, sont venu me voir, avec des expressions de reconnoissance, et des sentiments, dont j'ay été confondue. La princesse Kuinski, qui en est une autre que celle de Paris — qui est bien la plus charmantes personne qu'il soit possible d'imaginer, elle est venue chez moi, et c'est tellement emparée de moi — que nous ne nous quittons pas d'un seul instant. Le prince Galitzein est la p^{re} personne considérable que j'aye vu, il est venu chez moi, le soir même de mon arrivée, il m'a prié a diné pour le lendemain. Il vouloit m'enmener chez lui. Mais n'ayant pas voulue accepter tous ces offres, il ma donné tout ce qui me manquoit dans mon auberge, il m'anvoye tous les matins du café a la crème. Son carrosse est le mien, enfin je suis combiée, et accablée de ces attentions. Quant je ne dine pas chez luy, on le prie a diner ou je dine enfin nous ne nous quittons pas. — C'est un homme adorable. Je

vous prie de le dire au prince Galitzin, votre voisin, en voulant bien luy faire de ma part mille tendre compliments. Le prince Kaunitz qui est ici non seulement le *per* ministre — mais qui est aussi le *per* ministre de tous les *pers* ministre de l'Europe, a un pouvoir absolu et une représentation d'une dignité, et d'une magnificence yni-maginable. Il a un jardin a deux pas de Vienne — ou on va dîner tous les jours. On y fait la meilleur chaire possible et servie avec une élégance charmante. Il a une sœur qui est veuve, qui fait les honneurs de chez luy et avec une politesse et une attention qui enchante tout le monde. Le prince après le diné sur les 5 ou 6 heures revient en ville pour ces affaires. La compagnie va de son côté, faire chacun se qui luy convient, et l'on revient le soir en ville dans son appartement au palais impérial — cet appartement est superbe, bien éclairé, et remplie de toute la cour et la ville, et on y est comme si on étoit dans son boudoir. On se cantonne, on demande une table sur laquelle on s'apuie, sans jouer, et on cause jusqu'à onze heur. On ne soupe point dans toute la ville, on donne des rafraîchissements; j'y passe toutes mes soirées et j'ay la distinction dont tout le monde me fait de grands compliments, que le prince de Kaunitz est assis a côté de moi, et qu'il me parle avec beaucoup d'intimité.

« Et la, on me fait des présentations sans fin, en me parlant de ma grande réputation, et de mon grand mérite. Vous autre qui vous moqué de moi toute la journée, vous seriez confondus si vous voiez le cas que l'on fait de moi ici. Le lendemain de mon arrivé, la princesse Kinski avec le prince Galitzin m'ont méné prome-

ner a une promenade publique qui est comme étoit les champs Elisée. L'empereur y étoit avec une archiduchesse en calèche. Il venoit a nôtre rencontre. Je le vis autant qu'il m'étoit possible en passant. Il me regarda, et fit des minnes a M^{me} Kinski. Apres trante pas, le carosse s'arrêta. et on cria : voilà l'empereur qui revient, je me mis sur le devant du carosse pour le voir mieux, sa calèche s'arrêta. Il sauta en bas et vint à la portier du carosse et me dit, que comme il partoît la nuit pour aller a un camp, il avoit été très empressé de me conoitre. Il me dit que le roi de Pologne étoit bien heureux d'avoir une amiee comme moi. Je fus confondue et n'ay jamais étée si bête. Enfin je luy dit comment est-til possible que vôtre majesté impériale sache que je suis au monde, il me dit qu'il me conoissoit très bien et qu'il savoit tout ce que j'avois quitté en quittant ma maison. Enfin il me parla comme si il avoit été à nos petits soupés du mécredy (1).

« Je voulue me jéter au bas du carosse pour me pros-

(1)

Au baron de Gleichen.

« J'ai ri, mon cher baron, en voyant le nom de l'Europe joint au mien. Qu'est ce que je suis dans l'Europe, et à quoi tiennent mes succès près les étrangers? à quelques médiocres diners. Vous me parlez de ma modestie comme d'une vertu dont vous me faites un mérite, Je ne serois qu'une impertinente si je n'étois pas ce que vous appelez modeste. Ce n'est pas modeste que je suis, mon cher baron, parce que modestie n'est modestie qu'en raison des grands avantages qu'on lui sacrifie : or je n'ai pas la plus petite offrande à lui faire, mais ne croyez pas que mon néant, que je reconnois vis à vis des autres, m'anéantisse vis à vis de moi; je me sens une âme élevée, de la raison et des vertus. Je reste donc humble, mais je le suis avec dignité; c'est-à-dire qu'en m'abaissant moi-même je ne souffrirais pas d'être abaissée par personne. Voilà, mon cher baron, le portrait de mon âme très-ressemblant : celui de mon cœur seroit aussi bon à faire; j'en laisse le soin à mes amis et amies. Adieu. » (Éloges de madame Geoffrin, 1812.)

terner, il m'an empêcha avec une grace infinie, hier j'ay vue l'impératrice Douairiere, la régnante, et toutes la famille roiale. A Schonbrunn, l'impératrice, ma parlé avec une bonté et une grace inexprimable, elle m'a nommée toutes les archiduchesses l'une apres l'aùtre, et les jeunes archiducs, c'est la plus belle chose, que cette famille qu'il soit possible d'imaginer. Il y a la fille de l'empereur arrière petite fille du roi de france, elle a deux ans. Elle est belle comme un ange. L'impératrice m'a recommandée d'écrire en France que je l'avois vue cette petite, et que je la trouvois belle (1). En quittant l'impératrice elle m'a donnée sa main à baiser, et comme je lui ay demandé la permission à mon retour de lui présenter mes respectueux hommages, elle m'a dit, je serois jalouse si vous retournée par un autre chemin.

« Enfin je crois rêver. Je suis conuee ici beaucoup plus que je ne le suis dans la rue St Honoré, et de la façon du monde la plus flateuse, et mon voiage y fait un bruit depuis quinz jours incroyable. En voila bien long, mon cher petit ami, mais j'ay crus que je devois ce détail à vôtre amitié. A Warsovie, je vous en ferai encore un aùtre.

(1) Cette enfant « belle comme un ange » fut Marie-Antoinette de France. M^{me} Geoffrin, prévoyant alors des projets de mariage qui pouvaient se réaliser un jour, avait dit tout bas, mais assez haut pour être entendue, un jour qu'elle se trouvait au cercle de l'impératrice : « Voilà une petite archiduchesse charmante, je voudrais bien l'emporter avec moi. — Emportez, emportez, » répondit Marie-Thérèse, qui avait entendu ce que M^{me} Geoffrin venait de dire sans conséquence dans l'intimité d'une conversation familière. En septembre 1775, la reine Marie-Antoinette, rencontrant à l'exposition des tableaux du Salon la vieille M^{me} Geoffrin, la traita avec la plus grande affabilité.

« Adieu jusque là. Je vous aime, et vous embrasse, mon cher petit ami, de tout mon cœur, et en vérité cela est bien vray.

« Je dit hier au soir au prince de Kaunitz : mon prince, la reine de Trébisonde ne pouvoit pas être reine mieux que moi. Il me répondit personne ne peut être vu ici, avec plus d'estime et de considération que vous. vous êtes respectée plus que vous ne pouvés jamais vous l'imaginer. Il est bien sur que je ne l'ay pas ymaginée, et que je ne l'ymagine pas encore.

« Vrayment, vrayment, j'oublois de vous parler de l'homme que le roi de Pologne m'a envoiés pour me conduire chès luy. C'est un gentilhomme qui a le titre de capitaine. Il parle toutes les langues, il est très entendue. Il a a sa suite, meubles pour meubler les auberges ou je coucherai, vaisselle d'argent, cuisinier, provisions, et généralement tout se qu'il est possible d'ymaginer pour rendre mon voiage tres commode..... Hé bien, mon cher petit ami, malgré mes succès, ma gloire et tous les honneurs que l'on me rend, je sens que le plaisir que j'orai de vous revoir, et tous mes amis, m' sera encore bien plus sensible que tout cela, et que je vous aimerai tous, encore, si il est possible, plus que je ne jesois.

« Mille tendresse à mon petit chat.

« A M^{de} la vicomtesse, a M. votre frere, a M^{de} votre belle sœur, et dite à M. Chauvelin que je compte sur son amitié, que j'en suis touchée, et très reconoissante. Faites luy part de mes succès, afin qu'il ne se repente pas de m'aimer.

« Des compliments aussi honnête, et affectueux à

M^r l'abbé Chauvelin. Je n'ay que lieu de me louer de luy.

« Enfin, mon cher petit ami, entretené moi dans le souvenir de toutes les personnes qui m'honore de leurs bontés et de leurs amitiés.

« Voilà encore que j'oublois, de vous dire que l'impératrice m'a trouvée le plus beau teint du monde. Vous voiez que ceci, est une confession générale.

« Enfin je part demain de Vienne (1). »

(1) Une lettre adressée à Voltaire, une au baron Gleichen, une à Marmontel, une à Montesquieu sur son *Esprit des lois*, publiée par Métra dans son XVIII^e volume de la *Correspondance secrète*, sont, croyons-nous, toutes les lettres, en dehors de la publication de M. Plon, jusqu'ici connues de M^{me} Geoffrin.

A ces lettres, pour compléter l'épistolaire chez M^{me} Geoffrin, je joins aujourd'hui deux lettres. La première est celle reproduite en fac-simile dans *The life of Hume*, London, 1850, et republiée par Sainte-Beuve.

« Il ne vous manquait plus, mon gros drôle, pour être un parfait petit maître, que de jouer le beau rigoureux en ne faisant pas de réponse à un billet doux que je vous ai écrit par Gatti. Et pour avoir tous les airs possibles, vous voulez me donner celui d'être modeste. »

La seconde est une lettre autographe signée, faisant partie des papiers de Falconet légués par la baronne de Jaucowitz, et que veut bien aimablement me communiquer M. Maurice Tourneux.

« A Paris, ce 1^{er} août 1767.

« Monsieur Falconet connaît mon amour pour les arts et mon amitié pour les artistes. Avec ces sentiments, vous devez croire, Monsieur, que c'est avec un très-grand plaisir que j'ai appris tous vos succès près de cette incomparable souveraine.

« Son goût pour tout ce qui est beau et bon lui fera connaître le prix de vos talents, et l'étendue de son génie lui fera sentir combien vous en avez.

« Elle aime l'esprit, elle vous en trouvera. Elle fait cas des vertus morales et de la philosophie, elle verra que votre âme en est remplie.

« Elle m'a fait l'honneur de m'écrire qu'elle était enchantée de vous et que c'était une grande obligation qu'elle avait à MM. Diderot de vous avoir déterminé à aller en Russie. Je vous y souhaite, Monsieur, la continuation du bonheur dont vous jouissez et une bonne santé.

« Il est venu il y a quelques jours chez moi un nommé M. Testart, qui a

été en Russie et qui y retourne. Je le connais et il est connu de personnes de mes amis qui m'en ont dit du bien. Je lui ai demandé de vos nouvelles. Il m'a dit qu'il lui serait fort utile d'être protégé par vous.

« J'ai trouvé que c'était une occasion de me rappeler à votre souvenir et vous priant d'avoir de la bienveillance pour M. Testart. Je vous le recommande donc, mon cher Falconet, en vous priant aussi d'être bien persuadé du sincère intérêt que je prends à tout ce qui vous touche et de l'estime et de la considération avec laquelle je suis votre très-humble et très-obéissante servante.

• GEOFFRIN. •